

L'EXISTENCE MALHEUREUSE

par Jean Grenier



LES ESSAIS
LXXXVI



Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ESSAI SUR L'ESPRIT D'ORTHODOXIE.
ENTRETIENS SUR LE BON USAGE DE LA LIBERTÉ.
À PROPOS DE L'HUMAIN.
LEXIQUE.
L'EXISTENCE MALHEUREUSE.
LES GRÈVES.
SUR LA MORT D'UN CHIEN.
ESSAIS SUR LA PEINTURE CONTEMPORAINE.
LES ÎLES.
LETTRES D'ÉGYPTE *suivies d'UN ÉTÉ AU LIBAN.*
MIGRATIONS MÉDITERRANÉENNES.
LA VIE QUOTIDIENNE.
ALBERT CAMUS (souvenirs).
ENTRETIENS AVEC LOUIS FOUCHER.
RÉFLEXIONS SUR QUELQUES ÉCRIVAINS.
VOIR NAPLES.
CORRESPONDANCE AVEC ALBERT CAMUS (1932-1960).

Chez d'autres éditeurs

LA PHILOSOPHIE DE JULES LEQUIER.
ŒUVRES COMPLÈTES DE JULES LEQUIER.
ABSOLU ET CHOIX.
L'ESPRIT DU TAO.
ENTRETIENS AVEC DIX-SEPT PEINTRES NON FIGURATIFS.
BORÈS.
CÉLÉBRATION DU MIROIR.
SEXTUS EMPIRICUS (trad.).
PRIÈRES (ill. Vieira da Silva).
NOUVEAU LEXIQUE (ill. Hajdu).
La dernière lettre de Jules Lequier (préface), (ill. Ubac).

Les Essais

L'existence
malheureuse

par Jean Grenier

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1957, renouvelé en 1985.*

A

JEAN PAULHAN

INTRODUCTION

L'homme n'a pas à se demander s'il doit être optimiste ou pessimiste. Il meurt; ceux qu'il aime meurent; les choses qui l'entourent meurent. Pas tout de suite, bien entendu; le cèdre dure plus longtemps que la fleur des champs, et l'éléphant plus que l'insecte. Mais le temps ne fait rien à l'affaire. Un siècle paraît un jour à celui qui est destiné à vivre un siècle; et l'éphémère a une journée parfaitement bien remplie qui équivaut à l'existence la plus longue. Rien n'existe pour l'être vivant qu'en fonction du terme. « Long », « court », qu'est-ce que cela signifie? Ou il y a un terme, ou il n'y en a pas. Quand il y a un terme, nous avons les yeux fixés sur lui, et la distance qui nous en sépare est une droite virtuelle, dont seules sont réelles les extrémités; d'un seul coup, le regard se porte sur le point d'arrivée; l'intervalle, quelle que soit son importance dans le domaine de la nature, est transformé en « moyen », en « obstacle » ou en « délai »,

il n'existe pas en soi. Si j'ai l'habitude d'effectuer un trajet de quarante kilomètres dans une journée, j'ai l'esprit tendu vers le quarantième kilomètre, et la journée me paraît bien remplie lorsque je l'ai atteint. Mais si, par extraordinaire, il me faut faire quatre cents kilomètres dans le même laps de temps, ma journée, à ma grande surprise, me suffira, car j'aurai bandé l'arc de ma conscience vers un but qui *pour moi* ne sera pas plus éloigné¹.

Renouvier, agonisant, à un âge très avancé, disait à son ami Louis Prat qui l'assistait : « C'est une erreur de croire qu'en vieillissant l'on se détache de la vie. On y est aussi attaché, sinon plus, et le déchirement n'est que plus douloureux d'être conscient de tout ce que l'on quitte. L'adolescent meurt bien plus facilement : il ne croit pas qu'il soit mortel; il n'a goûté qu'à une partie de ce qui peut être offert à l'homme. »

L'Oriental vit beaucoup moins intensément que l'Européen; il s'efforce d'ailleurs de vivre au ralenti et si possible, de ne plus vivre. Il n'empêche que si la vie finit par lui paraître haïssable, c'est parce qu'il a trop

1. « La durée comme telle n'a aucun avantage vis-à-vis de la disparition. Les montagnes n'ont aucun avantage sur la rose qui se flétrit; au contraire, elles sont inférieures à elle, et plus encore à l'animal et à l'homme. » (HEGEL : *Philosophie der Weltgeschichte*, 512.)

attendu d'elle. Ainsi celui qui devint le Bouddha, dans la légende poétique (le Lalitavistara) qui nous le montre vivant dans un palais où tout est luxe et volupté et s'échappant un jour de cette prison paradisiaque pour apprendre avec effroi ce qu'est la vieillesse, ce qu'est la maladie, ce qu'est la mort. Il prend alors la résolution de se faire moine, c'est-à-dire de renoncer à une vie moins bonne pour une vie meilleure. Il s'efforce de ne plus renaître, afin de ne plus avoir à mourir.

D'ailleurs, cette finitude n'est telle que par le caractère conscient qu'elle prend chez l'homme. Sans doute la vie a-t-elle un terme pour tous les êtres : la conscience y ajoute quelque chose qui n'a pas de commune mesure avec le fait lui-même. Finir, n'est en soi pas plus que commencer. Savoir que l'on va finir est atroce. Déjà les moutons qui sont menés à l'abattoir ont le pressentiment qu'il ne s'agit pas d'une promenade comme les autres. Et tous les raisonnements du monde ne peuvent rien là contre. La conscience est le subtil poison qui se glisse dans toutes nos joies et gâte notre plaisir de vivre. Aussi la mort imprévue, la mort soudaine a-t-elle été souvent désirée par ceux qui ont à la fois trop de conscience et pas assez d'espoir. Et le suicide se comprend très bien de la part de celui qui n'a pas le

courage d'affronter jour après jour ces affres que constitue l'attente de la fin. A défaut du suicide, l'usage des stupéfiants, qui, pour la conscience, est l'équivalent du suicide pour le corps. Il peut exister des raisons pour garder ou accroître la conscience, mais ces raisons ne sont pas du domaine de la nature, et nous n'avons pas pour le moment à nous en préoccuper. L'homme, naturellement, a peur de la mort, et d'autant plus qu'il est plus vivant et plus conscient.

Il ne comprend d'ailleurs pas pourquoi il est destiné à mourir. Pourquoi devrions-nous mourir? La nature ne nous avait-elle pas donné, en tant qu'êtres vivants, le désir d'une vie sans fin? L'esprit, surtout, ne nous met-il pas en présence de vérités éternelles, comme les figures et les nombres, qu'il semble plutôt découvrir qu'inventer?

Le cœur n'est-il pas insatiable et ne se révolte-t-il pas contre celle que *les Mille et Une Nuits* appellent « la séparatrice de ceux qui s'aiment »? Il n'y a pas de correspondance entre l'univers des choses et celui de l'amour. Le premier est fait de fragments disjoints, le second d'une cohabitation; le premier est pareil à une suite d'instantanés, le second à un serviteur fidèle. La confrontation de ces deux univers fait conclure à une absurdité ridicule et irrémédiable, comme Albert Camus l'a marqué. Notre mort ne fait que précipiter

l'anéantissement du second univers dans le premier; c'est un terme capricieusement posé à une existence, qui elle-même a pour origine un caprice.

Pourquoi? La question peut se comprendre en plusieurs sens, suivant l'opinion que nous avons de la réalité profonde des choses : si c'est une nature aveugle ou si c'est une volonté supérieure à la nôtre, ou si c'est notre propre volonté ou si c'est le développement historique ou toute autre chose. Notre opinion oriente en effet notre réponse. Nous rejetons la responsabilité du mal sur ce qui constitue à nos yeux le Réel.

Aussi le problème le plus aigu n'est-il pas le plus important. Ce qui ébranle la sensibilité n'est pas ce qui convainc l'intelligence. L'existence du mal nous pousse à poser la question métaphysique indirectement — sans pouvoir y répondre dans tel sens plutôt que dans tel autre. Si la mort, comme dit Schopenhauer, est le musagète de la philosophie, si celle-ci commence comme *Don Juan* par un accord en mineur, ce début malheureux n'est pas par lui seul une solution.

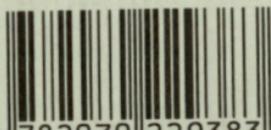
Les solutions de ce problème, le plus angoissant qui soit, sont présumées dans l'adoption de telle ou telle métaphysique.

Nous commencerons cependant par nous demander si le problème ne se dissout pas devant la réflexion positive, si le bien et le mal

ne sont pas de simples corrélations naturelles (première partie). Puis, la Nature n'offrant pas de solution complète, nous chercherons celle-ci du côté d'un être surnaturel transcendant ou immanent au monde (deuxième partie). Là encore constatant des lacunes que seule peut combler la foi nous nous tournerons du côté de l'homme, cette fois considéré comme émancipé et non plus subordonné (troisième partie).

Les solutions examinées dans la deuxième partie sont inspirées par un sentiment religieux, dans la troisième par un sentiment révolutionnaire très répandu dans le monde moderne. La position prise dans la première partie exprime un tour d'esprit qui d'habitude n'est acquis que dans la maturité et par quelques individus. C'est celui qui nous aurait répugné le plus jadis et pourtant nous avons été amené à en tenir de plus en plus compte. Mais il s'unira dans notre conclusion à un sentiment qui en change radicalement le sens.

nrf



9 782070 229383



57-XII

A 22938

ISBN 2-07-022938-6